4448

PARIS et ORLÉANS, 5 Novembre 1924

Les camarades
adresseront tout ce qui concerne
l'en dehors
à E. ARMAND
22, cité St-Joseph, ORLÉANS

l'en dehors

25 cent.
30 cent. *pour l'extérieur*
bi-mensuel

3e ANNÉE, n° 47

Correspondance internationale : allemand, anglais, danois, espagnol, esperanto, flamand, hollandais, **ido,** italien, portugais, roumain.

ABONNEMENTS ordinaires.... Un an : 6 fr. — Extérieur : 8 fr.
Abonnements de propagande à 4 exemplaires de chaque numéro } — 18 fr. — — 24 fr.
Tout exemplaire d'une date antérieure au n° courant : 0 fr. 35
Changement d'adresse : Joindre 0 fr. 50 à l'envoi de l'adresse nouvelle

La périodicité régulière n'est pas garantie, car elle dépend des fonds disponibles. Il ne sera donné suite à aucune réclamation concernant les manuscrits non sollicités et non publiés, ou insérés avec corrections, n'importe la provenance. On retournera cependant ceux accompagnés d'un timbre.

Paroles d'hier... et d'aujourd'hui

..... — Nous ne comprenons pas l'amour de la même façon. — Mais si vous m'aimez, pourquoi me refuser ce que vous avez peut-être déjà donné à d'autres ? — Parce que..., parce que vous n'êtes pas un dieu, parce que vous n'êtes qu'un civilisé. Parce que, lorsqu'une femme se donne à un civilisé, cela implique aux yeux de l'homme la possession de la femme, et qu'il se croit le droit de la dominer et de porter atteinte à sa liberté ; parce qu'il veut alors monopoliser son amour, parce qu'il veut surtout l'empêcher d'aimer les autres, parce qu'il devient jaloux. — Mais, Vérone, la jalousie est la preuve de l'amour. — Ces sentiments qui accompagnent votre amour, je les condamne et je les méprise ; je les trouve vulgaires et grossiers. Je ne veux pas commander et je ne veux pas être commandée ; vous entendez bien, je ne veux pas être commandée. Je ne porte pas atteinte à la liberté des autres et je ne veux pas qu'on porte atteinte à la mienne. Je suis déesse ; je suis libre ; je veux rester libre et je ne veux pas de chaîne. — Mais, Vérone, une chaîne peut être douce. — Je suis libre et je ne veux pas de chaîne. Je rayonne d'amour, et je veux aimer librement. Je ne reconnais à personne le droit de m'empêcher d'aimer. — Je ne veux pas vous empêcher d'aimer, Vérone, mais je voudrais que vous n'aimiez que moi. Je vous veux pour moi seul. — Eh bien, alors, vous ne m'aimez pas ; votre amour n'est que du désir. Si vous m'aimiez, vous voudriez me savoir heureuse, et vous ne chercheriez pas à m'empêcher d'aimer librement et généreusement, car l'amour est la source des joies les plus délicieuses. — Vérone, comment pouvez-vous parler ainsi ? — La jalousie n'est pas inspirée par l'amour, elle est inspirée par les mauvais instincts de la domination et de la monopolisation. De l'amour doit résulter la tendresse et non la haine. Mais chez vous, civilisés, l'amour sert de prétexte pour légitimer votre besoin de dominer et de porter atteinte à la liberté des autres. Cette fausse conception de l'amour est tellement ancrée dans vos mœurs, que vous n'hésitez pas à payer de votre propre liberté la possibilité de détruire celle de la femme aimée. Chez vous, l'amour, c'est l'esclavage à deux ; c'est la chaîne.....

Georges DELBRUCK.

Au pays de l'Harmonie, p. 230-231.

Paroles d'un « en dehors »

Je n'annonce aucune vérité,
Je ne prêche pas une manière de vivre qui rende tout le monde heureux et content.
Mais je plaide ma cause, la cause d'un brave et bel égoïsme.
Ce que je fais pour moi-même, vous pouvez le faire pour vous,
car la libération de soi mène à une vie
où vous et moi pouvons nous reconnaître.

Oh vous me comprendrez sûrement, je dis quelque chose pour réveiller ceux qui m'écoutent.
Je ne suis pas un théoricien, moi ; un intellectuel (de ceux qui momifient et pétrifient la vérité).
Je change continuellement de but,
et ne songe jamais à l'enfermer entre des brancards.
Comme un pur démon, je bannis de ma vie les phrases moralistes et les conventions moisies ;
je mets dehors l'honnêteté des timides avec l'autorité des pieux ;
J'illumine mon monde avec les lampes de joie incandescentes de la beauté et de l'amour de la lutte.
Et jamais je n'ai à me repentir de mon attitude.

Ne m'abordez pas avec des formules de lois et d'ordre social.
Ni avec les décrets du Dieu des bonnes gens.
Je ne charge pas de mes soucis une spéculation théologique,
car le ciel n'est pas ma patrie,
et je ne crois pas non plus que des lois métaphysiques règlent et déterminent la production.
Le producteur anéantit son dieu et conquiert la vie et n'est pas un valet qui fait de la morale.

Je ne me présente pas comme le défenseur d'une classe déterminée.
Qui donc, parmi les désarmés, peut encore croire à la bonté de la bourgeoisie ?
Est-ce que ce n'est pas par elle-même que la rose sent bon ?
Ses privilèges, ses monopoles, sa violence et son pouvoir organisés ;
Sa brutalité, sa grossièreté, son onctuosité, son éducation raffinée ;
ses professeurs de bonnes mœurs, ses maîtres d'écoles, ses banquiers ;
ses prêtres, ses agents de police, ses concierges, ses avocats, son code de morale —
j'ai de la bourgeoisie plus que par dessus les épaules.
Je méprise la morale de la populace aussi bien que celle des bourgeois honorables.
Je me méfie autant des hommes qui font passer leur impuissance pour de la vertu,
que des ignorants qui sont toujours prêts à se vendre au plus fort enchérisseur.
Le rugissement du troupeau ne me procure aucun plaisir,
et je ne suis pas plus enthousiaste du triomphe de la sottise.

Je ne suis ni un bon ouvrier, ni un bon soldat, ni un bon chrétien ;
je ne me laisse pas enrôler en bloc et matriculer comme bête à travail ;
ou dresser comme un ilote armé, afin de défendre les richesses des possédants.
Je n'ai aucun respect pour les conceptions périmées sur le respect de la propriété privée ou autres préjugés sacrés, tels la patrie, la société, Dieu.
Je ne reçois aucun salaire d'une église ou d'un syndicat.
Je ne me prête à aucun service de mouchardage.
Je n'attends ou espère aucun Educateur du monde ou Général des travailleurs.
Ma liberté et mon bonheur ne sont pas commandés.
C'est votre liberté et votre jouissance de vivre, à vous, qui les confirment,
et toute domination leur est étrangère,

K. 36, refuseur hollandais de service militaire.

GUERRE AUX GUERRIERS

Voici déjà plusieurs semaines que j'ai reçu l'album de photographies de l'antimilitariste allemand Ernst Friedrich, *Guerre à la Guerre* (1). C'est une collection de reproductions d'aspects de tranchées et de fosses communes, de scènes d'exécution et de destruction, de photographies de blessés aux mutilations effroyables ; c'est enfin un recueil de documents d'un genre ou d'un autre, photographiés ou transcrits. Oui, voilà ce que fut la guerre 1914-18, ce que seront — en pis — toutes les guerres à venir. Et encore cet album n'en donne-t-il qu'un aperçu restreint. J'avoue franchement qu'il ne m'a été possible que de parcourir très rapidement les pages qui contiennent les photographies des blessés — ces visages déchiquetés, auxquels il manque le quart, le tiers de leur contour habituel, qu'on n'a reconstruits qu'en empruntant à la chair d'autres parties du corps, qui semblent appartenir à des monstres d'un pays de cauchemar, ces visages qui sont cependant des faces de vivants — non je ne les puis apercevoir sans frémir.

Il n'y a pas à récuser la véracité de ces photogravures La plume, les lèvres peuvent mentir ; l'objectif, lui, est impartial, la lentille est incorruptible. Donc, ces abominations ont eu lieu. J'en avais entendu parler, Je m'étais imaginé la souffrance des sacrifiés, abandonnés, dans les fils de fer barbelés, à leur épouvantable destin. Je m'étais figuré ces immenses fosses communes où étaient jetés, pêle-mêle, alliés et adversaires, corps à peine refroidis et cadavres gonflés et putréfiés. J'avais reconstitué en mon esprit ces longues rangées de potences auxquelles étaient suspendus des malheureux ou qui refusèrent de tuer ou qui étaient soupçonnés d'avoir manqué aux « lois de la guerre » (dans l'armée autrichienne seulement le nombre des hommes condamnés au gibet s'éleva suivant les uns à 11.400, selon les autres à 36.000). Mais il ne s'agit plus ici d'œuvre d'imagination. Il s'agit de photographies, de documents incontestables.

Il n'y a pas à en douter. Tout cela a eu lieu, a bien eu lieu. Cette mentalité de meurtre, cette folie d'assassinat et de destruction s'est emparée, saisie de millions et de millions d'êtres humains. Cet esprit de carnage et de ruine régnait non seulement chez ceux qui opéraient au front, ceux qui égorgeaient à coups de coutelas les occupants des tranchées épargnés par les grenades, ceux qui achevaient les blessés ou massacraient les prisonniers — mais il avait envahi l'arrière : les parents, les compagnes, les enfants des combattants ; ceux qui fabriquaient des munitions et des engins d'égorgement, ceux qui les transportaient, ceux qui aménagaient les moyens de locomotion ou les voies nécessaires à leur charroi.

La guerre de 1914-18 a été préparée, concertée, voulue par les hommes d'état, les directeurs de conscience nationale, les capitalistes, les journalistes, les militaires de profession ; je le sais. Mais *elle n'a duré* que parce qu'y ont consenti ceux et celles — et ils sont *l'immense majorité* — qui ne sont ni hommes d'état, ni directeurs de conscience nationale, ni capitalistes, ni gazettiers, ni militaires professionnels.

La guerre — toute guerre — n'a lieu et ne se poursuit que parce que ceux qui y sont appelés accomplissent leur service militaire. Que parce qu'il y a des femmes qui acceptent de cohabiter avec des hommes qui portent ou ont porté les armes. Ou ne se refusent pas à être leurs amantes. La guerre n'éclate et dure parce que les ordres de mobilisation sont exécutés ; parce qu'il se trouve des hommes et des femmes pour fabriquer et transporter des armes et des munitions, des engins de charroi, etc., etc.

La guerre n'a pas lieu parce qu'il y a des officiers qui commandent, elle a lieu parce qu'il y a des hommes qui obéissent et des femmes pour approuver leur obéissance. Ce n'est pas parce que les conseils de guerre et les cours martiales ont prononcé des condamnations à mort qu'on a pendu, fusillé, mitraillé, c'est parce qu'il s'est trouvé des êtres humains pour remplir le rôle de bourreaux, tel ce soldat autrichien (photographie page 132 de l'album que j'ai sous les yeux), qui saisit le corps du malheureux qu'il vient de pendre, afin de montrer que c'est bien lui le pendeur et qu'il est fier de son œuvre.

La guerre est un des aspects de la pratique de l'autorité. Ses atrocités sont tout simplement des résultats de l'exercice de l'autorité, de l'obéissance à l'autorité. La guerre se produit parce que la grande masse des humains est composée d'*obéisseurs*, de gens qui à toutes les objections que soulève l'obéissance aveugle aux ordres de ceux qui détiennent le pouvoir politique répondent par ces paroles de Schiller : « Je n'ai ici qu'une fonction et pas d'opinion. » (*Ich habe hier nur ein Amt und keine Meinung*).

Voilà tout le secret : les hommes et les femmes, pris en masse, n'ont pas d'opinion personnelle sur les ordres que leur dictent les détenteurs d'autorité ; leur fonction est d'obéir : ils obéissent. Tant que perdurera cet état d'esprit, cette mentalité d'obéisseur, il y aura des guerres, des états, des gouvernements, des dictatures, des bolchévismes, des fascismes, etc.

Guerre à la guerre, cela est insuffisant, ne résout rien, est un palliatif. *Guerre aux Guerriers*, d'abord. Lorsqu'il n'y aura plus de guerriers, il n'y aura plus de guerre. On ne me fera pas sortir de là.

—o—

Fede a traduit mon article sur l'*Individualisme et le Communisme* paru dans *l'en dehors* n° 43. Adamas y a répondu assez longuement dans le numéro du 19 octobre de l'hebdomadaire romain. De sa réponse j'extrairai le passage où citant quelques lignes de mon exposé — « jamais un individualiste anarchiste n'a été partisan de dominer ou exploiter un autre anarchiste, communiste ou individualiste... les anarchistes s'interdisent d'empiéter sur la liberté de n'importe lequel de leurs camarades » — mon contradicteur se demande si « cette espèce d'autolimitation s'arrête au cercle des anarchistes ou si (et ce serait sa façon de voir) elle embrasse toute domination, toute usurpation de liberté aux dépens de qui que ce soit, même d'idées différentes ? »

Si Adamas avait lu ce que j'ai écrit à ce sujet, il n'aurait pas eu besoin de poser cette question. Il aurait vu que je ne conçois pas qu'un individualiste-anarchiste remplisse une *fonction d'autorité*, privée ou publique, c'est à-dire le mettant en situation de priver qui que ce soit de la liberté de penser et d'agir. A l'égard de quiconque le laisse vivre sa vie à sa guise, sans intervenir dans ses expériences, sans se mêler de ses réalisations hors-autorité, hors-moralité, hors-société, l'individualiste anti-autoritaire rend la réciproque. Mais contre quiconque s'interpose pour l'empêcher d'œuvrer ou de penser comme il lui plaît — dès lors que ce n'est pas au détriment corporel et organique de ce « quiconque » que ses gestes s'accomplissent — l'individualiste anarchiste s'insurge et se rebelle. Concernant qui le réquisitionne pour un service public ou privé dont il nie ou conteste l'utilité ou la valeur pour lui, l'individualiste anarchiste se situe en état de légitime défense. Mais cela, je l'ai ressassé mille fois déjà. *Au guerrier, l'individualiste anarchiste fait la guerre.* A moins d'être un renégat ou un traître, l'individualiste anarchiste ne pactise pas avec le porteur d'esprit archiste, l'être humain à mentalité de dominant ou de dominé — bourgeois ou ouvrier, capitalistes ou prolétaire. Encore une fois, est-ce assez clair ?

E. ARMAND.

(1) Edition de *Freie Jugend*, Berlin C. 2, Parochialstrasse, 5 marks. Texte en allemand, anglais, français et hollandais. Il est regrettable que le texte français n'ait pas été mieux soigné.

Tolstoïsme et Bolchévisme

Les révolutionnaires bolchévistes russes n'ont combattu qu'avec un moyen unique : la violence. C'est grâce à ce moyen qu'ils voulaient opérer des réformes. On a voulu forcer les hommes à se conduire d'après des idéaux doctrinaires, mais on ne leur a pas appris à aimer ces idéaux. C'est pourquoi la Révolution russe comporte des atrocités inouïes.

J'ai souventes fois entendu dire en Europe que Tolstoï était proche des Bolchéviques, mais rien n'est plus faux que cette opinion. Ce n'aurait même pas été le cas si les Bolchéviques étaient parvenus à réaliser complètement leurs idéaux. Mais ils sont loin de ce qu'ils s'étaient proposés.

Les Bolchéviques avaient promis d'établir l'égalité, mais nulle part il ne règne aussi peu d'égalité qu'en Russie. A Moscou il y a des milliers et des milliers d'enfants sans abri, qui passent la nuit dans les cabinets d'aisance (*Abort*) publics — dans ce même Moscou, les restaurants de luxe sont combles tous les soirs. En 1921, la famine a tué un nombre infini d'enfants ; j'ai vu de mes yeux charger de ces petits corps, comme des sacs de sable, sur des charrettes pour les emmener hors de Moscou. Pendant ce temps, il y avait dans la cité quatre tripots publics autorisés où il se gagnait et perdait constamment des fortunes. C'était la nouvelle bourgeoisie qui s'amusait avec l'argent qu'elle avait raflé et, à la porte des tripots, pour protéger la vie des joueurs, des soldats de l'armée rouge se tenaient en sentinelle.

La politique du gouvernement bolchéviste est un pur mensonge et une contradiction continuelle. Leurs paroles sont le contraire de leurs actes.

Le gouvernement bolchéviste parle beaucoup d'antimilitarisme. Mais la Russie est à l'heure actuelle la plus grande puissance militaire qui soit au monde. La plus grande partie de l'argent du peuple va au soutien du militarisme — seulement les Bolchéviques appellent cela le « militarisme prolétarien » !

En Russie, il n'y a aucune trace de ce que toutes les révolutions revendiquent comme « liberté » : le mot même y est inconnu.

En ce qui concerne les écoles russes, cela n'existe pas en Russie. Les instituteurs primaires meurent de faim et les écoles primaires ne reçoivent aucun appui financier du gouvernement. Les écoles secondaires et supérieures sont un moyen de propagande politique : on y enseigne exclusivement la conception marxiste de l'histoire du monde. On a expulsé récemment mille étudiants de l'Université de Moscou parce qu'aux yeux du gouvernement, ils n'étaient pas des marxistes assez orthodoxes. Je ne pourrai jamais assez insister sur ce point que les écoles supérieures, en particulier, sont des nids d'espionnage. Même les petits enfants des classes élémentaires sont exhortés à moucharder les sentiments de leurs petits camarades.

En Russie, le développement d'une pensée scientifique est absolument impossible. Les professeurs sont renvoyés des Universités, dès lors que leurs conceptions philosophiques ne sont plus d'accord avec celles des Bolchéviques. Comme les professeurs d'Université font défaut, le Gouvernement a décidé d'en susciter d'une façon expéditive. Il existe à Moscou un Institut de professorat rouge. On envoie à cet Institut des jeunes gens doués et en deux ans on en fait des professeurs d'Université.

On comprendrait que les Bolchéviques combattent leurs adversaires politiques, mais ils veulent complètement extirper toute vie spirituelle. Ils ont donc organisé des persécutions spirituelles affreuses. Ils ont non seulement persécuté les églises, mais même tous les mouvements rationnalistes ou de libre pensée parce qu'ils craignaient de les voir éclairer le peuple. Les Bolchéviques ont une Eglise à eux qu'ils appellent « l'église vivante ». Son chef et premier métropolite est *fonctionnaire de la tchéka*. Il siège au *département de la Police* et c'est de lui que les métropolites et écclésiastiques de tout rang reçoivent leur commission. Ils appellent ce fonctionnaire « Père » et qualifient de « cloître » le bureau de police. On dirait une plaisanterie, mais c'est cependant l'absolue vérité.

J'ai été deux fois en prison durant ma vie, et pour deux grands crimes. La première fois, sous le régime tsariste — parce que je condamnais le meurtre ; la seconde, — sous le régime bolchéviste — parce que j'avais dit qu'on devait nourrir ceux qui mouraient de faim.

Lorsque s'instaura la terreur bolchéviste, les partisans de Tolstoï ne purent garder le silence. Durant la guerre civile, ils refusèrent de porter les armes. Je dois dire que quelque cruel que fût le gouvernement tsariste, il ne fit jamais exécuter un homme pour ce motif. Les Bolchéviques, eux, firent fusiller plus de cent personnes à cause de leurs convictions religieuses contre-guerrières et antimilitaristes.

J'en connais personnellement plusieurs, en général de simples paysans, qui subirent de vrais martyres. A l'un d'eux, un jeune homme de vingt-deux ans, qui refusait de prendre les armes qu'on lui présentait, on donna cinq jours pour réfléchir. Ce délai écoulé, on lui accorda encore un

En guise d'épilogue

Dans son n° du 29 octobre, Le Travailleur, *organe des Fédérations communistes du Loiret, etc., nous apprend :* — *en première page, que* « *la France reconnaît* (sic) *la Russie* » *et que de ce fait,* « *les Soviets viennent de gagner une nouvelle manche* (re-sic) *sur le capitalisme ;* » — *en dernière page que la section du parti communiste d'Orléans a voté un ordre du jour aux fins duquel tout membre de la section qui assistera,* même à titre de simple auditeur (re-re-sic) *aux réunions du Groupe d'études sociales fondé par l'anarchiste Armand sera* « *immédiatement exclu du parti* ».

Souligner la bêtise du texte de cet ordre du jour qui relève de la Congrégation de l'Index, ça n'en vaut pas la peine, bien entendu. Cependant, nous ne saurions oublier que le rapporteur près le Conseil de guerre de Grenoble qui s'acharna contre E. Armand avec la haine opiniâtre que l'on sait, était un radical qui n'avait pas hésité lors des troubles suscités par la question des Inventaires, à coffrer je ne sais plus quel évêque de Tarentaise, si nos souvenirs sont exacts. Dans ces conditions on comprend que paraisse sur le même numéro d'un journal communiste et l'imbécile ordre du jour susmentionné et l'annonce de la mise d'accord des engeôleurs de Solovietzki avec les hommes d'affaires du Bloc des Gauches. Les uns et les autres sont bien dignes de faire des combines ensemble.....

QUI CE.

jour, puis une heure, enfin cinq minutes. Comme on l'adossait au mur pour le fusiller et que les soldats épaulaient leurs armes, il éleva la voix : « Frères, dit-il, vous tuez mon corps, mais vous tuez du même coup votre âme! ». Les soldats refusèrent de tirer sur lui. Il fallut que le chef de la police, de sa propre main, l'assassinât à coups de revolver pendant son sommeil. Ce n'est que tout récemment que le Gouvernement des Soviets a promulgué un décret rendant possible l'exemption du service militaire par motif de conscience religieux...

Valentin BOULGAKOFF (1).

(1) Le dernier en date des secrétaires de Tolstoï.

Déception

Vers vous nous étions accourus
angoissés, tourmentés, irrassasiés,
malades de désirs inaccomplis.
Pour prendre notre part au banquet de la vie,
cette part que nous refusent les arrivistes, les gens raisonnables et de sens rassis.

Vers vous nous sommes accourus,
en proie à des élans fous,
le cœur battant à s'en rompre.
Frémissants de la tête aux pieds à la pensée de vivre,
de vivre enfin tout notre saoûl.
Sans avoir rien à dissimuler de nos envies,
rien à voiler de nos passions,
des convoitises qui brûlent nos sens,
des visions qui hantent nos cerveaux
— ces convoitises et ces visions dont nous n'aurions jamais voulu confesser la dixième partie
aux arrivistes, aux gens raisonnables et de sens rassis.

Et nous vous avons tendu les mains,
comme à des camarades en utopie,
comme à des habitants d'un monde nouveau...
Mais, ô dites, pourquoi faut-il que votre monde ressemble tant à l'autre?
Vous ne vivez pas assez;
Vous manquez de générosité et de magnanimité.
On discourt trop chez vous,
on y commente trop de grimoires rébarbatifs,
vos fêtes sont attristées par trop de réserves;
des réserves que vous avez en commun, hélas,
avec les arrivistes, les gens raisonnables et de sens rassis.

Nous sommes déçus, déçus...
déçus à en perdre le goût de vivre,
nous qui avions tant espéré...
Où que nous portions nos pas, nous faudra-t-il donc rencontrer toujours
les préjugés des arrivistes, des gens raisonnables et de sens rassis?

E. ARMAND.

Réalités, Vérités

Quand on vient de faire une « crasse » à un camarade, c'est bien facile de lui dire : « Oublions tout. Unissons-nous dans l'intérêt supérieur de la cause », cela parce qu'on a besoin de lui, quitte à recommencer ensuite de plus belle à le salir et à le calomnier.

⁂

Ce qu'on a appelé « le bourrage de crâne » fait chaque jour des progrès. Il y a maintenant dans tous les milieux des sur-bourreurs de crâne qui ne tarderont pas à être dépassés par des sur-sur-bourreurs de crâne que rien n'arrêtera plus dans leurs divagations.

⁂

Certains êtres sont incapables d'admiration. Ils ne reconnaîtront jamais la supériorité de l'art et de la vie. Admirer quelqu'un ou quelque chose est pour eux un trop grand sacrifice. Ne confondons pas l'admiration et l'emballement irréfléchi. Il y a des chances pour que celui qui s'enthousiasme (?) pour des niaiseries prodigue sa fausse admiration à ce qui est indigne d'admiration.

⁂

Nous qui ne refusons jamais de nous « donner », nous devrions être édifiés depuis longtemps sur la reconnaissance de nos amis. Dans leur intérêt même, il importe que nous ne répondions pas avec autant d'empressement à leurs avances. Modérons notre zèle chaque fois qu'ils sollicitent de nous un service. Refusons d'être « poires ». Agissons toujours avec autant de désintéressement, mais ne galvaudons pas notre énergie en perdant notre temps à être utile à une foule d'individus qui ne nous en savent aucun gré.

⁂

Il ne faut rien attendre en échange d'un service rendu, d'un article élogieux écrit sur un camarade, etc... On est récompensé par le plaisir d'avoir agi proprement, et par le bien qu'on fait à ses amis, même s'ils se montrent par la suite mufles à votre égard, à la première occasion.

⁂

On ne peut rien faire avec des gens de mauvaise foi. Or il est pénible de constater qu'ils sont aussi nombreux dans les partis d'avant-garde que dans les autres. Il y a des délateurs dans les deux camps. Quand on voit de près certains individus, on est écœuré, surtout ceux qui, se prétendant meilleurs que les autres, sont pires. Ils perdent tout le prestige que l'éloignement leur conférait: quand on les voit à l'œuvre, on est édifié.

⁂

Je ne puis m'empêcher de sourire quand je rencontre des imbéciles qui affectent des airs sévères pour faire croire qu'ils sont quelque chose. Les brutes administratives et autres essaient de vous en imposer pour obtenir de vous des « marques extérieures de respect », comme on dit dans le code militaire. L'autorité est fondée sur ces grands airs qui n'en imposent qu'aux sots. Une sale tête convient à qui veut obtenir obéissance et respect.

Gérard de LACAZE-DUTHIERS.

En marge des compressions sociales (1)

La Clairière.

La lettre ci-dessous du camarade Pierre Voisset nous apprend la fin de « La Clairière », la colonie végétalienne dont nous avions parlé dans le nº 35 de *l'en dehors* (15 mai 1924).

« La Clairière » a terminé son existence le 29 septembre. Hélas! camarade E. Armand, tes remarques sur la vie et le travail en commun ne sont que trop vraies. Et puis dans un milieu restreint (comme était le nôtre) l'existence est par trop plate et monotone : on se lasse à la fin de voir toujours et continuellement les mêmes physionomies — fussent-elles amies.

« Nous avons également constaté que les tentatives de libération par « le retour à la terre », la culture de la « mère nourricière » demandent un très grand effort, continu, qui absorbe par trop l'individu. D'où manque de temps, de loisirs, culture intellectuelle presque nulle, impossibilité de développer sa personnalité. Ajoutez à cela les mille petits riens de la vie commune et vous comprendrez facilement comment les membres de ces groupes en arrivent aux reproches, aux discussions orageuses, en un mot à la désharmonie. Et ce qui aurait dû être une « oasis poétiquement libertaire » s'évanouit tristement comme un vilain rêve. Devons-nous désespérer pour cela, je ne crois pas, car tous ceux qui veulent prendre « la vie comme expérience », ne sont pas à une tentative près.

« Celle-ci a échoué, nous en essaierons de nouvelles — mais forts de l'expérience acquise — en partant sur des bases modifiées.

« La " colonie ", le " milieu libre " est une libération du joug de l'autorité patronale, nous n'en doutons pas. Toutefois, pour réduire les tracas journaliers à leur plus simple expression, nous concevons, dorénavant, de travailler individuellement, libre à nous de nous associer pour telle besogne ou telle chose déterminée à l'avance. C'est, à notre sens, la meilleure manière de conserver intacte la douce camaraderie devant régner parmi les membres d'une « colonie libertaire ».

The Women's Commonwealth.

Nous avons déjà annoncé que l'organe hebdomadaire de la colonie « Llano », *The Llano Colonist* préparait la publication d'un livre racontant l'histoire du mouvement des colonies en Amérique ; les matières dont se composera ce volume paraissent dans l'organe dont s'agit; il y figure l'histoire des colonies dont Nordhoff, Hinds et Morris Hilquitt n'ont pas parlé pour la bonne raison que leur existence est postérieure à la date de leurs ouvrages ou qu'ils n'en avaient pas eu connaissance. Telles sont *The Sinaloa Colony, Army of Industry, The Lord's Farm*, etc. Nous nous proposons d'en parler dans les colonnes de *l'en dehors* et ce sera, croyons-nous, la première fois qu'il en aura été fait mention en Europe.

Une des plus curieuses expériences de ce genre fut *The Women's Commonwealth*. La République des femmes créée en 1876 et qui dura une quarantaine d'années. Elle avait été fondée à Belton dans l'Etat du Texas, par Martha Mac Whirter. Elle était basée sur le célibat de ses membres. Quoiqu'accessible aux hommes, elle ne compta que des adhérents du sexe féminin.

Le principe du célibat avait une base purement religieuse et des raisons d'économie et de pratique obligèrent à la vie en commun. De la pauvreté, la colonie s'éleva à l'aisance. Les membres poussèrent le sacrifice jusqu'au martyre. Leurs vies étaient menacées, leurs maisons lapidées; ces pauvres femmes étaient jetées hors de leur lit, frappées par la populace. Finalement, elles s'imposèrent et leurs établissements devinrent une des ressources les plus précieuses de Belton. Quand la colonie émigra à Washington en 1908, la ville tout entière pétitionna pour que son départ n'eut pas lieu.

Ces femmes faisaient de la blanchisserie, confectionnaient des tapis, faisaient n'importe quel travail qui se présentait afin que ne sombrât pas leur entreprise. Elles finirent par acheter des immeubles et les louer. Elles ouvrirent une pension de famille fameuse à des lieues à la ronde. La fondatrice mourut en 1904, à 77 ans. Seule, la mort de ses membres eut raison de cette colonie, rare exemple d'énergie et de persévérance. La mésentente, les incompréhensions n'avaient pu en venir à bout.

(1) Toutes ces tentatives ne sont pas nécessairement à base individualiste anarchiste. Nous nous intéressons, à titre documentaire, à tout essai de ce genre tenté *en dehors* de l'ingérence de l'Etat et de l'influence politique.

Glanes, Nouvelles, Commentaires

La réhabilitation politique de Néron

The Literary Guide de janvier 1924 contenait une étude sur Néron qui tend à démontrer qu'il fut loin d'être le tyran stigmatisé par l'église catholique, qui lui en veut surtout et spécialement d'avoir « mis à sac les églises de Rome pour rebâtir la ville après le grand incendie » (Tacite, *Annales*, XV, 15). A peine âgé de vingt ans, Néron avait voulu abolir tous les droits et impôts existants, mais on lui démontra que cette mesure rendrait tout gouvernement impossible. Il décréta alors que toutes les mesures fiscales (demeurées jusque là un mystère d'état), seraient publiées et soumises à la vérification et au contrôle publics. Il déclara exempts de droit toutes les expéditions maritimes, premier exemple de libre échange dont l'histoire fasse mention. Malheureusement, trop d'intérêts — officiels (celui de Senèque, par exemple) et ecclésiastiques — intervinrent entre le jeune César et le peuple. Sous Claude avait été abrogée la loi condamnant au vasselage les affranchis ingrats ; on se plaignit au Sénat de l'insolence toujours plus croissante des affranchis et on insista auprès de Néron pour en revenir à l'ancienne loi ; il refusa (Tacite, *Annales*, XII, 16). L'ancienne loi ne fut rétablie que sous les empereurs chrétiens (Justinien DIGESTE, lib. V, *de Jure Patron*).

Néron accorda la qualité de citoyen romain aux Grecs libres, alors qu'auparavant les habitants des provinces ne possédaient ni le droit de vote, ni celui de remplir une fonction publique.

Restent les persécutions féroces déchaînées par Néron contre les chrétiens. Les persécutions et les supplices infligés par ordre de Néron aux chrétiens, sa destruction d'un grand nombre de croyants à la nouvelle foi ne sont mentionnées dans aucun écrit chrétien antérieur à la parution des annales de Tacite. Et le passage y relatif est d'une authenticité douteuse. De même dans Suétone. Le livre des Actes des Apôtres ne parle pas des persécutions néroniennes, contemporaines cependant, et ce n'est que dans la chronique de Sulpice Sévère, datant du cinquième siècle, qu'on trouve une allusion à cette catastrophe semblable aux dires attribués à Tacite.

De la valeur des monuments en anthropologie

Passant en revue la *Civilisation Egéenne*, de M. Glotz, Arnold van Gennep fait très judicieusement remarquer, dans le *Mercure de France* que l' « on a tenté assez souvent de déterminer le type anthropologique des populations anciennes d'après des monuments peints ou sculptés : ce fut chaque fois un échec ; les artistes, même de génie, n'ont jamais tâché de faire des portraits « exacts » ; ils se moquent du type-race... Pour les primitifs, c'est encore pire : les statuettes et masques faits par les nègres ont des nez droits, très peu épatés, des lèvres minces ; qui voudrait se faire une idée des nègres d'après leurs sculptures arriverait à une conception bizarre. Toutes sortes d'éléments interviennent dans la formation, puis la fixation de « types » artistiques, qui ne sont pas anthropologiques... C'est comme si on voulait faire de la botanique avec la flore peinte sur les vases égéens, grecs, etc. »

L'opinion d'une américaine sur Anatole France

... Anatole France est le successeur de Voltaire et de Renan. Il est le meurtrier de la simulation, le destructeur de l'illusion. Le pur scepticisme est son arme et il lance avec ironie sa flèche barbelée. Il voit trop et trop bien — avec un morceau de verre dans l'œil qui donne de l'obliquité à sa vue. Le bouclier de la fable ne lui est pas seulement or et argent, il ne lui est rien du tout — à peine un morceau de bois peint. Dissemblable de Bernard Shaw, dont la satire vise toujours à la réforme, Anatole France ne pense pas que la réforme soit possible! Il crève simplement la baudruche de nos faiblesses et de nos enthousiasmes et poursuit son chemin, nous laissant rire de son habileté et pleurer sur notre désolation. Sa vision est aussi vaste que l'univers. Il a été emporté sur une haute montagne, mais ce qu'il voit à ses pieds est un monde d'imposture, d'hypocrisie, de préjugés, dont la religion est une illusion, ou un manteau, ou le dernier refuge de ceux qui ont peur de mourir. Il voit en l'église l'ennemie du peuple. Il se prétend l'ami du peuple, mais il le traite de populace, dangereuse et hors de sens. Il a dit que le verdict populaire n'était pas la voix de Dieu, mais il a ajouté que cela n'impliquait pas que la voix de l'autocrate fût plus divine. Il ne croit pas en la guerre, non que la boucherie ou la détresse l'émeuvent, mais à cause de l'indignité des survivants. Contradiction curieuse, en 1914, à soixante-dix ans, il voulut s'engager pour défendre son pays ....

Catherine POSTELLE.

Les Faits et les Gestes

DE LUSI aux assises de la Spezia.

LE PRÉSIDENT. — Vous habitiez à Turin.

DE LUSI. — Oui.

LE PRÉSIDENT. — Et à Turin...

DE LUSI (*l'interrompant*). — J'avais déjà accompli le vol à main armée sur la personne du caissier des chemins de fer de l'Etat à Isola del Cantore. Pour me sauver, je tirai sur les gendarmes qui me poursuivaient.

Je raconterai un peu de l'histoire de ma vie. En 1920 je m'évadai des prisons de Turin, mais des agents ayant tenté de m'arrêter, je tirai sur eux. J'ai à accomplir 25 années de prison pour vol à main armée, six ans pour tentative de meurtre, dix-huit mois pour détention d'armes prohibées et l'interdiction perpétuelle de remplir aucune fonction publique. Je désire faire des déclarations publiques, mes crimes étant d'ordre politique...

LE PRÉSIDENT. — Il est inutile que vous fassiez des apologies! Ce n'est pas le lieu ici, pensez à vous défendre plutôt contre les faits qui vous sont imputés. Vous avez donc lancé des bombes contre les carabiniers...

[*L'exhortation du président n'a aucun effet. L'accusé continue, de sa voix monotone et criarde, l'histoire de sa vie*].

...Renvoyé par représailles politiques des chemins de fer de l'Etat en 1919, il fut, en 1920, arrêté une première fois, pour détention d'armes prohibées et donc condamné à dix-huit mois. Il devint ensuite anarchiste...

[*Arrivé là, le prévenu hausse le ton de sa voix qui résonne dans la salle d'audience, pleine de silence*].

DE LUSI. — J'ai combattu, j'ai vaincu et j'ai été vaincu. Mon désir, puisque j'avais vécu en anarchiste, était de mourir en anarchiste, comme mon camarade Ferrari Rizieri (Renzo Novatore)... Au lieu de cela (*et sa voix tremble de rage*) j'ai été vendu pour une poignée d'or!

[*Le président l'interrompt et annonce que tant qu'il dirigera les débats, il ne tolérera plus semblable langage. L'accusé reprend*].

DE LUSI. — Quand j'arrivai à la Spezzia, j'avais déjà accompli le vol et Ferrari me reçut chez lui. Quant à mes violences sur la dame Bernazzini, voici ce qu'il en est : j'étais parti de La Spezia pour Sarzana, accompagné de Ferrari (Novatore) afin d'étudier le lieu où se trouvait le Fascio local, trouver le moyen de le miner et le faire sauter.

[*A cette déclaration, un juré ne peut retenir un geste de colère. Dans le public s'élève un murmure d'étonnement.*

DE LUSI. — Dans la voiture publique que Ferrari et moi prîmes au retour, nous trouvâmes une femme déguisée en noir.

LE PRÉSIDENT. — Comment, déguisée en noir?

DE LUSI. — C'était la dame Bernazzini qui s'était affublée d'une chemise noire. Ferrari (Novatore) se mit à discuter mais je n'en avais guère envie; il y a encore trop de morts à venger en Italie.

Derrière la voiture, il y avait des fascistes et l'un d'eux s'approcha menaçant : je tirai mon revolver, mais les fascistes s'enfuirent. Ce fut moi qui arrachai la cocarde à ladite oie et la jetai par la portière, tout cela pour faire revenir les fascistes de leur fuite. Nous restâmes encore quelque temps dans la voiture, mais nous apercevant que les fascistes nous suivaient, nous descendîmes.

Mais Ferrari (Novatore) allait plus vite que moi; ne pouvant plus courir, je me trouvai assez loin de lui; devant moi se trouvait une carrière qui m'empêchait de continuer ma route; je me retournai donc et saisis mon revolver; mais les fascistes déguerpirent et je pus échapper. Je me dirigeai vers La Magra et, arrivé à un certain point, je montai sur le pont de fer du chemin de fer; le même soir j'étais rendu à Gênes. Je n'ai pas tiré sur le brigadier Del Vecchio.

. . . . . .

[Ainsi se termine l'interrogatoire de cet inculpé qui unit un cynisme rebutant à une intelligence certainement supérieure à la moyenne].

(*Il Tireno*, nº du 6 août 1924).

Propagande et Tactique Anarchistes

Je crois qu'il est inutile de faire observer une fois de plus que l'idée logique et réelle de l'anarchisme trouve sa source dans la nécessité impérieuse de vivre dans des conditions d'absolue liberté. Or, la plus grande partie des anarchistes en viennent, eux, à considérer l'idée anarchiste comme une opinion plus ou moins commode que chacun, comme dit E. Armand, interprète selon son tempérament personnel. De là il n'y a qu'un pas à nier la nécessité pratique de l'action rebelle, inconditionnée, en vue de détruire tout ce qui entrave la vérité naturelle, l'absolue liberté individuelle ou collective.

La pensée et l'action immédiates, inconditionnées, considérées comme conséquences de la conception anarchiste, ne se relativent pas à l'opinion personnelle de l'anarchiste ou à un sentimentalisme commode. Elles se considèrent à la lueur des faits, des événements, des exigences naturelles de la liberté violée par la réaction et la répression — violentes et inconditionnées, elles — des gouvernements et des militarismes.

La pensée théorique doit avoir sa conséquence pratique. Cette conséquence, c'est affronter la réaction bourgeoise, propager l'action et non plus l'idéalisme, si longtemps discuté déjà. Vivre sa vie, quelles que soient les conséquences du sacrifice, voilà qui est vraiment vivre et jouir consciemment d'une idée comme l'anarchisme, mobile de l'existence. Les considérations sentimentales de la vie libre, la recherche des plaisirs naturels, n'exigent pas une place de premier plan dans la propagande anarchiste, alors que nous avons à supporter la tyrannie du patron, la menace policière et que nous accablent les préoccupations de l'existence quotidienne.

En premier lieu donc, il convient de chercher à conquérir l'ambiant libre, la vie libre, et cela au moyen de l'action directe, qu'il s'agisse d'agitations collectives, ou mieux encore de gestes individuels. L'action individuelle vaut mieux que les mouvements de masse, car dans les syndicats ou dans les groupes, on est constamment entravé par des règles ou des chefs. La réalisation de la noble et forte idée de l'anarchisme n'existe que dans l'acte rebelle et individuellement conscient.

La meilleure propagande que nous puissions faire autour de nous n'est pas cette propagande en faveur de l'organisation ou pour « éduquer les masses », mais un effort en vue de diriger vers l'anarchie les individus qui ont le sentiment du juste et du vrai, surtout entretenir la flamme de la révolte parmi nous. Propagande donc exclusive en faveur de l'action directe — propagande en faveur des libertés naturelles — défense de l'idée anarchiste contre les hommes et les systèmes qui l'attaquent — s'en tenir à la vérité des réalisations de fait, des revendications rebelles impliquant les modes d'action « nécessairement violents » pour venger les outrages faits au droit naturel — telle est l'unique tactique anarchiste. Le reste est du sentimentalisme superflu, dangereux et antianarchiste.

Errico DEL GARGANO.

[Ma propagande, ma tactique anarchiste ne sauraient décidément pas revêtir la tendance unilatérale chère au camarade Errico del Gargano. L'anarchisme est une conception qui n'implique pas en premier lieu l'action directe et violente, mais la négation, mais l'absence d'autorité gouvernementale, étatiste, politique. Errico del Gargano s'imagine que c'est par l'action directe qu'on viendra à bout de l'autorité gouvernementale, de la coercition légale, de la contrainte sociale. Libre à lui et son point de vue est anarchiste tant qu'il ne le présente pas à titre dogmatique. D'autres anarchistes pensent que c'est seulement quand existera une mentalité générale d'où aura disparu le préjugé que l'autorité est nécessaire pour vivre, collectivement ou individuellement, qu'il y aura chance pour les antiautoritaires de vivre pleinement et ouvertement leur vie, toute leur vie. Personnellement, je n'attache pas une très grande importance à l'action directe accomplie par des anarchistes qui ne se sont pas débarrassés, dans leurs rapports entre eux, des préjugés imposés ou sanctionnés par la morale en cours chez les archistes, partisans de l'Etat ou souteneurs du gouvernement. Je pense qu'avant de porter la Révolution chez autrui, il faut commencer par la faire chez soi. J'estime que malgré le patron, la police, le souci du lendemain, nous pouvons, entre nous — insouciants des préjugés d'ordre bourgeois — nous procurer des réalisations et expérimenter des jouissances auxquelles nous serions des sots ou des dupes de renoncer. Réalisations et jouissances qui ne s'opposent d'ailleurs pas aux gestes d'action directe. Chez Errico del Gargano, on sent, latente, une préoccupation mystique de « devoir », d'obligation de se sacrifier, de faire abnégation de la joie de vivre, de renoncer même à l'existence qui relève bien plus de l'éthique chrétienne que de l'anarchisme dyonisiaque, tel que je l'aime. Et sûrement, je n'orienterai pas *l'en dehors* dans cette voie-là.

E. A.]

A lire et à méditer : Georges DELBRUCK : **Au Pays de l'Harmonie**. Beauté, Harmonie, Amour. Franco et recommandé 7 fr. 75.

Croquignoles

Le cannibalisme végétalien.

Et c'est toute une histoire. Il est hors de doute que les végétaux pensent et vivent, et, bien que ce ne soit pas nouveau, on peut dire que les expériences du physicien hindou Bose ne sauraient laisser aucun doute à cet égard. Je renvoie ceux qui veulent se documenter, au nº du 15 juin de la revue Europe. *Ceci me remémore l'expulsion de chez lui par un végétalien farouche, d'un copain pratiquant de l'alimentation mixte, et qui avait osé se présenter chez le consommateur de légumes crus avec une tranche de jambon ou de pâté de foie sur une tartine de pain. « Hors d'ici, cruel, barbare! » vociférait le végétalien, la bouche pleine de la carotte qu'il croquait toute vive à belles dents. Et par la fenêtre (car cela se passait dans un jardin) la compagne du tortionnaire s'interrompant de faire rissoler ses petits pois, qui se tordaient de douleur dans sa poêle, joignait ses imprécations à celle de son cohabitant. « Ce n'est pas trop tôt, hurlait-elle, que tu mettes ce boucher à la porte »... Emma Goldman discutant il y a quelques semaines des manies alimentaires avec E. Armand, concluait comme lui qu'elles aboutissent généralement au sectarisme et à l'étroitesse d'esprit. Nous savons maintenant que ces manies s'accompagnent de pis encore, et que du mangeur de légumes crus au cannibale la marge n'est peut-être pas très grande.*

CANDIDE.

Comment vivre ?

Ce terrible problème de la vie, beaucoup se le sont posé.

La mauvaise organisation sociale, la déplorable répartition des produits, l'accaparement de toutes les richesses, naturelles et autres, rejettent certains hommes en dehors de l'existence. S'il en sont rejetés par les oppresseurs, ils en sont rejetés aussi par la grande masse des opprimés qui se résignent et n'esquissent aucun geste, aucune protestation.

Pourtant, ils veulent vivre.

Très inquiétant est ce problème pour ceux qui ne veulent pas périr. C'est dès lors la lutte terrible, âpre, implacable contre le milieu qui opprime.

Comment faire autrement ?

Il n'est que deux alternatives : Vivre ou disparaître. C'est un choix à faire. Pour beaucoup il est fait : coûte que coûte, ils veulent vivre, ils veulent leur part à l'existence.

Ce qu'ils veulent, c'est ce qu'exige notre corps à tous : travailler et produire, se sustenter, respirer, aimer, se reposer.

On sait que les moyens d'action sont restreints, aussi épineux que délicats. Pourtant, perdurer ou succomber, le point d'interrogation est là qui se dresse, impérieux. Quelle résolution faut-il prendre ? Essayer d'éviter la lutte, s'avouer vaincu ?

Acculés comme ils le sont, le recul, la contrainte, l'hésitation ne sont plus de mise.

Ils veulent vivre quand même.

Leur organisme a ses besoins, comme celui de leurs adversaires. Il faut qu'il les satisfasse.

L'hiver arrive avec son lugubre cortège. La bise glaciale est là qui souffle, infligeant aux réprouvés, aux déclassés, ses mortelles morsures. Plus que les iniquités des gouvernants, des possédants, etc., l'hiver, le chômage voulu et organisé, la misère, les souffrances de toutes sortes font fermenter les idées de révolte, précipitent les actes de rébellion. Traqués de partout et en tout lieu, ces parias seront donc obligés de prendre ce qui leur est indispensable pour vivre et cela en diminuant autant que possible les risques qui en résultent. A la force brutale ces malheureux spoliés opposeront leur propre force, c'est-à-dire useront d'habileté et de ruse. La vie est terriblement dure. Ils essaieront de résoudre cet angoissant et capital problème par tous les moyens propres à ne point les faire tomber sous la griffe des maîtres et de leurs valets.

Maurice Imbard.

Fleurs de Solitude (1)

Quelqu'un qui vivait en liberté, mangeant et buvant à son saoûl, étudiant à son gré, éclairé et chauffé à l'électricité, trouvait étrange qu'un prisonnier n'acceptât son sort qu'avec peine. « N'es-tu pas un homme ? » lui écrivait-il. C'est comme si on reprochait à un rossignol enfermé dans une cave de ne plus moduler de chants joyeux.

* * *

Entre les enfants de lits différents, il y a des divergences marquées. Entre pensées émises à des époques différentes et sous des influences intellectuelles diverses, il peut arriver qu'il y ait contradiction marquée. D'où il suit qu'on ne peut en vouloir à un penseur d'émettre des opinions contradictoires différentes selon les divers moments de sa vie intellectuelle.

* * *

Ce n'est pas extraordinaire, à vingt ans, d'être jeune. C'est tout ce qu'il y a de plus commun. Ce qui est original, c'est d'être resté jeune et d'agir comme une jeune femme ou un jeune homme à soixante-quinze ans.

* * *

Pour rester « soi » dans un milieu où on ne se sent en affinité avec aucun de ses composants, il faut une force de résistance peu commune. Mais dans une vie anormale comme est celle de l'emmuré, il faut plus que cette force-là et c'est alors qu'on ne peut s'empêcher de songer au surhumain.

* * *

Il y a peut-être plus d'appréciation des nécessités de la nature qu'il ne paraît chez cet écrivain contemporain qui prétend que les progrès de l'homosexualité sont dus aux dédains blessants et aux refus injustifiés des jeunes filles qui, sous prétextes puritains, refusent de cultiver les penchants naturels ou les pervertissent par forfanterie antibourgeoise. Ou chez cet autre, qui plaçant la sexualité sur le même plan que l'air et l'eau, prévoyait que le jour vient où on considérera le refus d'amour aussi criminel que le refus d'air et d'eau.

E. Armand.

(1) Voir n° 44.

La Tragicomédie sexuelle

Il est très difficile d'aborder la question sexuelle et d'en parler proprement et dignement. Et pourtant il n'y a pas de doute qu'en elle réside la solution d'un grand nombre d'énigmes et d'obscurités de la psychologie. Reste-t-il le moindre doute que la sexualité soit une des bases du tempérament ?

On peut poser la question en termes scientifiques et très généraux, comme l'a fait le professeur Freud ; ce qui ne peut se faire c'est l'amener sur le terrain de la pratique et du concret.

Je suis convaincu de la répercussion de la vie sexuelle dans tous les phénomènes de la conscience.

D'après Freud, un désir non satisfait produit dans la conscience une série de mouvements obscurs qui s'emmagasinent au fur et à mesure comme l'électricité dans un accumulateur. Cette accumulation d'énergie psychique doit produire une rupture d'équilibre dans le système nerveux.

Cette perturbation nerveuse, d'origine sexuelle, produite par l'étranglement des désirs, donne une certaine forme à la mentalité.

Quelle doit être la conduite de l'homme durant l'époque critique, qui va de 14 à 23 ans ? Il sera chaste, dira un curé en fermant hypocritement les yeux, puis il se mariera pour être père.

L'homme de 14 à 23 ans qui peut être chaste sans souffrir est doué d'un tempérament anormal. Ce n'est pas le cas ordinaire. Le cas courant est que le jeune homme n'est pas chaste et ne peut pas l'être.

La société, bien renseignée à ce sujet, laisse une porte ouverte à la sexualité quand elle est dépouillée d'intérêt social : la porte de la prostitution.

De même que les ruches possèdent des abeilles ouvrières, de même la société possède des prostituées.

Après quelques années de vie sexuelle *extra-muros* dans les bas-fonds de la prostitution, l'homme normal est prêt au mariage avec ses soumissions aux normes sociales et aux catégories les plus absurdes.

Il n'est pas possible de s'échapper du dilemme ainsi imposé par la société :

Ou la soumission ou l'*abrutissement*.

Quand il s'agit de l'homme aisé qui possède de l'argent, la soumission n'est pas difficile ; se résigner, cette formule suffit. La haute prostitution n'offense pas la vue, elle n'a pas les tares de la prostitution pauvre. Le mariage est également commode pour le riche. Pour le pauvre, la soumission va de pair avec la honte.

Fréquenter la prostitution d'en bas, c'est frayer, vivre avec ce qu'il y a de plus vil dans le milieu social ; se marier ensuite, sans moyens pécuniers, c'est tomber dans l'avilissement quotidien et continu, c'est ne pouvoir afficher ni soutenir une conviction, c'est se mettre dans l'obligation de flatter un supérieur.

Et si l'on ne veut pas se soumettre ? Si l'on ne se soumet pas, on est perdu. On est irrémédiablement condamné à l'abrutissement, à la maladie, à l'hystérie.

C'est tourner en rond autour de l'autre sexe comme un loup famélique, c'est vivre dans l'obsession d'idées lubriques, c'est penser au vol et à l'escroquerie pour résoudre le problème de l'existence, c'est devenir la brebis galeuse que le berger sépare des autres.

J'ai aperçu clairement, dès ma jeunesse, ce dilemme et j'ai toujours dit : Non ! La maladie et plutôt l'hystérie que la soumission.

La maladie et l'hystérie se sont posées au fond de ma conscience. Si j'avais pu suivre mes instincts librement à cet âge critique de 15 à 25 ans, j'eusse été un homme tranquille, un peu sensuel peut-être, peut-être aussi un peu cynique, mais jamais je n'eusse été un homme « enragé ».

La morale de notre société m'a bouleversé et abruti.

C'est pour cela que je la hais cordialement et que je lui renvoie tant que je peux le venin dont je dispose. Maintenant, il me plaît parfois de donner à ce venin une tournure artistique.

(*Traduit de l'espagnol par A. Reeb.*) Pio Baroja.

[Nous différons absolument à cet égard de l'avis exprimé par l'auteur. Si la prostitution existe, si le refoulement sexuel produit tant de dégâts, c'est parce qu'on ne porte pas la question sexuelle sur le terrain de la pratique et du concret. La « propreté » et la « dignité » n'ont rien à voir avec un sujet d'ordre purement psycho-biologique, que dans les milieux dits d'avant-garde, on s'obstine encore à traiter à un point de vue mystico-accapareur. E. A.]

Concernant le "Programme d'action" de l'en dehors

Je suis de ceux qui approuvent l'initiative prise récemment par *l'en dehors* sous le titre de « Programme d'action ». Je crois fermement que la réalisation de certaines parties de ce programme produira plus de résultats que maints discours ou articles aux mots redondants, aux termes grandiloquents qui laissent auditeurs et lecteurs rêveurs et insatisfaits. Je prends comme exemple le 7e paragraphe de ce Progamme où il est question des *Irréguliers du Travail*. Eh bien, est-il chose plus urgente, plus nécessaire pour les Réfractaires que de rencontrer dans les hameaux, les villages, les villes, de bons camarades en mesure d'indiquer aux copains de passage tous moyens de se débrouiller ? N'est-ce pas faire de l'élémentaire camaraderie que de leur éviter les tâtonnements, l'incertitude, le recours à une gargotte, à un marchand de sommeil qui vous estampe, quand il n'est pas doublé d'un mouchard ? Je ne parle pas de la joie de se rencontrer avec des amis, mais combien de difficultés auxquelles sont sujets ceux qui voyagent leur seraient épargnées s'ils savaient que dans telle cité, telle localité, il trouveront un camarade *sérieux*, qui comprendra et leur état d'esprit et leur lutte quotidienne contre les préjugés et les dominants. Certes, tous les camarades ne sont pas en situation de se rendre ainsi utiles « aux irréguliers », mais il en reste assez qui le peuvent. Ce point présente cela d'excellent qu'il peut être réalisé tout de suite, sans attendre. Et cette suggestion n'est pas la seule praticable. Il en est bien d'autres. A quelque tendance qu'ils appartiennent, le nombre des anarchistes qui trouvent plaisir à se faire exploiter est en nombre restreint. Il y aurait beaucoup plus d'irréguliers du travail si on n'était pas forcé de faire face à l'inconnu, si on ne manquait pas d'indications, si on savait où trouver des camarades disposés à vous accueillir ou à vous donner un coup de main. Je propose aux copains de réfléchir à ce Programme d'Action : j'estime qu'il en vaut la peine. Jean Gamba.

MON CREDO

Je conçois l'univers comme constitué par un infini tangible, la matière ; et trois infinis immatériels : l'espace, le temps, le mouvement.

La matière et l'espace ont la relation de contenu et contenant. *L'espace* existe, est une réalité, car dans l'Univers, il est l'unique immobile, continuel, inchangeable, servant de réceptacle à la matière. Concevoir quelque chose qui soit moins que l'espace ou qui se rencontre en dehors de lui est une impossibilité.

La *matière* est la substance palpable qui remplit l'Univers et nous ne pouvons nous la figurer qu'occupant l'espace ; il est évident que la portion de l'espace occupée par un atome de matière ne peut être en même temps occupée par un autre. La matière n'a pas eu de commencement, elle n'aura pas de fin. Car est inconcevable la possibilité de la sortir de l'espace.

Comme inséparable de l'espace, nous avons l'infini intangible *temps*, que nous pouvons définir comme la succession infinie du néant courant parallélement aux phases successives de l'éternelle transformation de la matière.

Comme inséparable de la matière, nous avons l'infini *mouvement*, lequel, quoique immatériel, à l'encontre de l'infini temps, est sensible et tangible.

Je définis donc le Cosmos — ou l'Univers — comme la réunion de quatre infinis : *l'immuable infini espace*, occupé par *l'infini matière* en *infini mouvement* dans la succession de *l'infini temps*.

Laissons de côté les infinis intangibles : espace et temps, pour nous occuper des infinis tangibles : matière et mouvement.

* * *

La matière est constituée par des particules appelées atomes, tellement ténues, tellement infimes qu'actuellement l'homme est impuissant à les isoler. Les atomes sont impénétrables les uns aux autres ; je les conçois comme étant tous égaux en densité, en forme et en grandeur — doués de la même quantité de mouvement. C'est par la réunion des atomes en groupes plus ou moins complexes que se forment tous les corps si distincts d'apparence qui nous entourent, y compris les éléments, considérés comme simples parce qu'on n'a pu jusqu'ici les décomposer.

* * *

La force n'existe pas indépendamment de la matière. Force, mouvement, énergie sont des termes différents pour désigner une même chose. La force, la lumière, la chaleur, l'électricité se transforment les unes dans les autres : ce sont des formes distinctes du mouvement.

Considérée indépendamment de l'Univers, la force correspond à la somme des atomes et, dans son ensemble, elle a toujours la même intensité. Je veux dire par là que le mouvement est également indestructible et non seulement susceptible de changer de direction.

* * *

La transformation et l'évolution de la matière obéissent à deux mouvements opposés d'égale intensité, l'un concentrant, l'autre radiant.

Dans l'évolution concentrante qui est progressive, la matière marche vers une densité plus forte qui s'accompagne d'une absorption correspondante de mouvement ; elle se diversifie en devenant de plus en plus hétérogène, elle acquiert constamment une plus grande complexité. Le mouvement actif absorbé passe à l'état positif, latent ou potentiel et se présente sous la forme attractive (*attraction*).

Dans l'évolution radiante qui est régressive, la matière marche vers une raréfaction plus grande, qui s'accompagne d'une irradiation proportionnelle de mouvement et elle acquiert une plus grande simplification en devenant de plus en plus homogène. Le mouvement concentré à l'état potentiel, retourne à son activité primitive, se transformant de passif et attractif en actif et répulsif (*répulsion*).

Tandis qu'une quantité donnée de matière effectue un mouvement de concentration d'autant plus intense qu'on s'approche davantage du centre, une autre quantité égale effectue un mouvement radiant d'autant moins intense qu'on s'éloigne du centre, d'où résulte le problème fondamental qui régit l'universalité du mouvement : *Que l'intensité du mouvement est en relation inverse de la* densité *de la matière*. Je crois que la loi d'attraction de Newton n'est qu'un corollaire de celle, beaucoup plus simple, que je viens d'énoncer.

Je veux dire qu'il y a des mondes en formation et des mondes en dissolution, état d'équilibre qui a toujours existé et qui existera toujours. Pour que des mondes puissent se former, il faut que d'autres se dissolvent. Quand la matière arrive à son ultime limite de concentration commence alors le mouvement inverse de radiation.

* * *

Nous ne connaissons pas tous les états que dans son mouvement continuel, la matière a revêtus ou peut revêtir, mais les états connus sont nombreux, en voici quelques-uns : l'état solide, tels le fer et les pierres ; l'*état liquide*, comme l'eau ; l'état gazeux, comme l'oxygène et le nitrogène ; l'état igné, telles les matières qui sous une pression colossale et à une température formidable constituent le centre de la terre ou le noyau solaire ; l'état lumineux, telles les matières excessivement ténues qui entourent le soleil ; l'état étheré, tel celui de la matière qui remplit les espaces interstellaires ; l'état vivant, telle la matière qui constitue les organismes vivants ; ou encore l'état pensant, telle la matière qui constitue le cerveau en activité.

Entre ces états existent tous les intermédiaires et ils se transforment en passant de l'un à l'autre. En le chauffant, un solide passe à l'état liquide, puis gazeux ; par le froid ou la pression, nous transformons le gaz en liquide, puis en solide. Si nous ne pouvons donner à la matière les états igné, lumineux ou étheré, cela est dû uniquement à ce que nous ne possédons pas encore d'agents suffisamment puissants pour réaliser ces transformations.

(*à suivre*) Florentino Ameghino.

Grandes Prostituées et fameux Libertins (35)

Avignon avait un statut spécial qu'avait élaboré la reine Jeanne de Naples. Dans les provinces centrales, on laissait aussi le champ libre à la prostitution : elle devait seulement, dans chaque endroit, payer des redevances féodales et se conformer aux usages. Ce qu'on poursuivait avec acharnement partout c'était le maquerellage.

Quelques-unes de ces redevances étaient singulières. A Montluçon, par exemple, toute prostituée qui arrivait dans le pays payait une fois pour toutes quatre deniers au seigneur et, de plus, elle devait à titre de vassale, se rendre publiquement sur le pont du château, s'y accroupir et y faire entendre un bruit... incongru qu'elle n'avait garde d'étouffer sous ses jupes. De là ce dicton des provinces du Centre : « La belle ne vaut pas un pet ». Les rois et reines des ribauds, les chefs des ribaudes étaient des personnes d'âge mûr, souvent des vieillards à l'aspect respectable, au maintien austère, fréquemment quelque hôtelier ou marchand forain.

A son retour de Palestine, Louis IX avait voulu détruire la prostitution par sa célèbre ordonnance de décembre 1254, où l'on trouve un article prononçant la suppression des lieux de débauche et le bannissement des professionnelles. Non-seulement cette ordonnance ne fut jamais exécutée à la lettre, mais deux ans plus tard le saint roi était obligé de revenir sur son ordonnance et se montrer tolérant pour la prostitution.

Sans doute, la Cour des Miracles a été dénoncée par ceux qui en ont parlé comme le foyer d'une corruption inimaginable. Dès leur plus bas âge, le corps des enfants était une pâture vendue, sacrifiée, abandonnée à la lubricité de leurs parents ou de leurs maîtres ; ils n'avaient aucune notion du bien ou du mal, considérés au point de vue de la pudeur. Mais en était-il autrement dans le monde des seigneurs, où l'inceste était la règle ? Le fils entretenait des relations avec sa mère, le frère avec la sœur, le père avec sa fille et la mère souvent n'attendait pas que la virilité de son fils fût complète pour se faire connaître à lui. A la base de tout cela, il y avait les mœurs relâchées des gens cloîtrés et les laïques ne se piquaient pas d'être plus vertueux que leurs confesseurs. Voilà ce que ne veulent pas faire entrer en ligne de compte les historiens qui ont tonné contre la dépravation médiévale.

Il y avait des centres de prostitution dans certains des faubourgs de Paris. Le Palais des Thermes de Julien (aujourd'hui Musée de Cluny) ; le carrefour des Vosges ; et aussi sur le chemin de Vincennes (au-delà de la porte Saint-Antoine). Ce lieu avait un très mauvais renom et il paraît que c'était là que les écoliers attaquaient impunément les femmes, les filles, les chambrières des bons bourgeois de Paris. Puisqu'elles continuaient à fréquenter cet endroit mal famé, il faut croire que ces assauts ne leur déplaisaient pas trop.

On érigea une croix de pierre, la *Croix-Benoiste*, au centre de ce bois de si mauvaise renommée, mais il semble que cela servit à en faire décidément le lieu de rendez-vous d'un plus grand nombre encore d'ardents.

Un jour un prédicateur fameux, Foulque de Neuilly, apparut au milieu de cette foule ivre de satisfactions sexuelles. Il les somma de renoncer à leur vie charnelle, de se consacrer à Dieu désormais. Nombre de femmes se convertirent, se coupèrent les cheveux et elles devinrent les premières religieuses de l'abbaye de N.-D. des Champs, dont les membres étaient recrutés parmi les prostituées. Dès l'origine, en 1190, cet étrange couvent réunissait autant d'hommes que de femmes. On peut demander si ce mélange d'anciens fous et d'anciennes folles de leurs corps n'allait pas plutôt à l'encontre du but poursuivi par le célèbre prédicateur.

On a pratiqué sur une très grande échelle au Moyen Age la bestialité, c'est-à-dire l'accouplement avec des animaux. Et lorsqu'on parcourt les registres des Parlements on est surpris de constater que toutes les bêtes semblaient propres à cette « mésalliance », si l'on peut dire. Les registres des cours de justice sont remplis de condamnations comportant aussi bien la mort de l'humain que celle de sa bête : chien, chèvre, vache, pourceau, oie, etc. On aurait volontiers pardonné à l'animal, mais on le tuait parce qu'on craignait que de ces relations étranges, sous l'influence du démon, un monstre fabuleux naquît, mi-homme, mi-bête.

La sodomie était également très en vogue et ceux qui s'imaginent que l'inversion sexuelle date des temps modernes font simplement preuve d'ignorance historique. Une des raisons qui avaient fait admettre la prostitution comme une sorte de fonction publique, c'est qu'on y voyait une digue contre l'inversion sexuelle. Jean Vitry raconte que lorsqu'un ecclésiastique refusait de suivre une fille de joie, celle-ci le traitait de « sodomite » ; le même écrivain rapporte, dans son histoire occidentale, que l'inversion sexuelle était répandue à un tel point que « celui qui entretient une ou plusieurs concubines est regardé comme un homme exemplaire ». Ainsi les prostituées n'étaient pas seulement sacrifiées à la vertu des honnêtes dames, mais encore à celles des hommes. Toutes les femmes prostituées s'accordaient à reconnaître la Madeleine comme leur patronne. A Paris, elles fréquentaient la chapelle de la rue de la Jussienne (Gippecienne). Elles y faisaient dire des messes, y brûlaient des cierges, y apportaient leurs offrandes ; elles y venaient en pélerinage de tous les coins de la capitale. Cette chapelle était célèbre par une verrière curieuse représentant Marie-Madeleine sur un bateau, retroussant sa robe, et se préparant à payer le droit de passage au batelier ; pour expliquer l'image, une légende disait : « Comment la sainte offrit son corps au batelier pour son passage ».

La prostitution et les armées du Moyen-Age

Les armées du Moyen-Age étaient toujours suivies d'une multitude de femmes. Le chroniqueur Geoffroy, moine de Vigeois, estime à 1500, le nombre des concubines qui suivaient le roi de France en 1180. Le nombre des femmes amoureuses enrôlées sous les drapeaux des capitaines de ce temps-là augmentait ou diminuait en raison des succès ou des revers subis au cours de l'expédition. Mieux les armées étaient campées, approvisionnées, payées, plus elles comptaient de femmes à leur suite. Cela à un tel point qu'en 1475 Charles le Téméraire emmènera en Suisse deux armées, l'une d'hommes, l'autre de femmes ; après la défaite que subit à Granson l'orgueilleux duc de Bourgogne, les Suisses laissèrent courir les malheureuses qui le suivaient.

Nous avons parlé des croisades : Louis IX avait eu fort à faire contre les croisés qui s'étaient mis à imiter les musulmans et entretenaient de véritables harems remplis d'esclaves achetées dans les bazars de l'Orient. Ses efforts pour rétablir de « bonnes mœurs » dans les camps n'eurent pas plus de succès que ses ordonnances contre la prostitution.

Les chevaliers qui filaient l'amour platonique et éthéré avec les dames et demoiselles des châteaux, se dédommageaient de leurs privations avec les servantes et les fillettes des manoirs où on leur accordait l'hospitalité.

C'était l'usage de *garnir la couche* d'un chevalier qui demandait asile dans un castel. C'était, bien considéré, une survivance des traditions de l'antiquité en matière d'hospitalité.

Le chroniqueur Lacurne de Saint-Paloye cite à propos de cet « usage courtois » un fabliau où il est question d'une dame qui a reçu chez elle un chevalier et ne veut pas s'endormir sans lui envoyer une compagne de lit :

Et la comtesse a chief se pose : — Apele une soun (1) pucelle, — la plus courtoise et la plus belle, — A consoil (2) li dit « Belle amie », — Allez tost ne vous ennuit mie ! — Avec ce chevalier gésir (3), — Si le servez, s'il est metiers (4), — Je isa lassa volontiers — que jà ne laissasse pour honte — ne fust pour monseigneur le comte, — qui n'est pas encore endormi.

(*A suivre*). Emilio Gante et E. Armand.

(1) Sienne, (2) en secret, (3) coucher, (4) besoin.

L'effort pour l'effort

La paresse a une terrible répercussion en ce sens qu'elle tend à anihiler la santé en atrophiant la volonté. B. DANGENNES.

Chacun aime l'effort : l'un le plus grand, l'autre le moindre ; souventes fois pour le résultat, plus rarement « l'effort pour l'effort ».

Chacun prend son plaisir où il le trouve, mais le trouve-t-il toujours où il le cherche ?

Piètre le plaisir incapable de susciter la joie ; pauvre joie celle qui ne peut engendrer le bonheur, aussi éphémère soit-il, mais qui laisse en soi des traces indélébiles...

Certes l'effort pour l'effort donne un résultat, mais non escompté, par conséquent sans désillusion. La désillusion affaiblit qui en est victime... et peut aussi aider à savoir l'éviter...

Pour cela l'effort pour l'effort devient une pratique nécessaire... ne demandant à chacun des bipèdes humains que l'utilisation de ses possibilités !

« La raison du plus fort est toujours la meilleure » nous dit le bon La Fontaine ; l'effort pour l'effort est toujours le meilleur peut dire le bon, le généreux égoïste se réservant de ne le pratiquer que quand il lui agrée et avec qui lui plaît, car son déterminisme personnel le pousse à rechercher son plaisir, sa joie et son bonheur.

Ovide DUCAUROY.

Aux Compagnons

Décidément nos envois de « quittances de recouvrement par voie postale » ne rendent pas. Pas plus que nos cartes postales demandant ou de se mettre en règle ou de nous renvoyer les exemplaires de l'en dehors *précédemment expédiés au titre d'essai, parfois depuis de longs mois. C'est à des* instituteurs *que, le mois précédent, nous avions adressé et quittances et cartes postales. Neuf sur dix de quittances* refusées, *quatre-vingt-dix pour cent* de retournés *des exemplaires du dernier numéro. Mais des numéros antérieurs dont le renvoi était sollicité, pas l'ombre d'un seul. Recevoir un journal comme le nôtre, le lire, continuer pendant des mois, sans payer s'entend... Ah ! la jolie besogne pour un* éducateur d'avant-garde !

Fede, *de Rome, dans son numéro du 2 novembre, publie une lettre de Enzo de Villafiore, dont nous extrayons ce qui suit :*

« Dans un moment où il semblait que les éléments extrêmes du parti mussolinien voulussent attaquer la Constitution et le Statut (et par suite la monarchie), dans un moment où les militants fascistes tiraient à Naples sur les carabiniers du roi, tandis que s'accentuait la campagne contre les partis classiques et traditionnels du conservatisme et du légalitarisme bourgeois ; moi, anarchiste individualiste et par conséquent partisan de tout acte qui tend à démolir les institutions en vigueur, j'ai eu des contacts avec des éléments outranciers du fascisme. Mais à peine me suis-je aperçu que les prétendues velléités anticonstitutionnelles et insurrectionnelles du fascisme se réduisaient à zéro, que j'ai mis fin à tout rapport quelconque et que je suis retourné à mon attitude nette et primitive d'opposition tant aux chemises noires qu'aux parlementaires de l'Aventin. »

Je ne comprends pas, je l'avoue, qu'une organisation nationaliste comme celle des fascistes ait pu un seul moment faire illusion à un anarchiste individualiste. Le fascisme outrancier n'a pas plus à faire avec l'anarchisme individualiste que le bolchevisme outrancier. Même en leur outrance, ils sacrifient forcément, inévitablement — de par l'essence de leur doctrine — obligatoirement, l'individuel au social.

Tirer sur les carabiniers, faire campagne contre les partis classiques et traditionnels ne suffit pas pour qu'un anarchiste se mette à la remorque d'un parti, à moins de se déjuger ; un individualiste ne saurait s'identifier à aucun parti.

« *Dans ton* Entretien sur la Liberté de l'Amour *— m'écrit un camarade, tu écris : chacun de nous facilite la pratique de la liberté de l'amour. Que penserais-tu alors de la compagne (?) qui interdit la porte du logis commun à une camarade qu'elle soupçonne de plaire à son compagnon ?* »

Je pense que n'a rien d'anarchiste le ou la camarade qui oppose un obstacle quelconque (interception de lettres, interdiction du logis commun, séquestration dissimulée ou réelle, défense de s'absenter, etc.), à ce que communique avec qui que ce soit et pour n'importe quelle fin l'être ou les êtres avec qui il cohabite. Je dis que son action est archiste, puisqu'elle est entachée d'autorité.

Pour dire toute ma pensée, la ou le camarade qui ne comprend pas que sa présence gêne le visiteur ou la visiteuse venue spécialement pour s'entretenir d'un sujet amoureux avec qui il cohabite — qui reste planté là ; en bien ! ce ou cette camarade-là me paraît posséder la mentalité de ces surveillants que l'administration pénitentiaire désigne pour moucharder les conversations qu'ont les prisonniers au parloir.

Je ne désire en aucune façon les fréquenter.

La traduction italienne de l'Initiation individualiste anarchiste *est à la veille de paraître. Elle comprendra une cinquantaine de pages de plus que l'édition française, ainsi que je l'avais annoncé. A propos de cette prochaine publication, il me plaît de signaler l'initiative du camarade Raffaele De Rango qui a arrangé une fête champêtre aux environs de Chicago, laquelle a produit 650 lires italiennes, destinées à l'achat d'autant d'exemplaires de* l'Iniziazione individualista, *à revendre au bénéfice d'autres initiatives individuelles de propagande. Nous savons que cela a réjoui le cœur du traducteur, le bon compagnon* Meniconi Fioravente. *Mais c'est une nouvelle preuve que les individualistes anarchistes savent aussi bien que les autres pratiquer la solidarité, quand c'est nécessaire, ou qu'ils le croient utile. Plus souvent que ceux qui en font une obligation.*

J'appelle encore une fois l'attention des camarades sur La tragédie de l'émancipation féminine, *par Emma Goldman, que nous venons de tirer en brochure et qui est excellente pour la propagande anarchiste parmi les femmes. Nous en avons fait imprimer un certain nombre et nous ferons des remises par quantités.* E. A.

Correspondance

Reflexions d'un individualiste anarchiste allemand

Berlin, 31 août 1924.

... Au commencement de cette année, j'ai dû chômer 12 semaines et comme je n'ai jamais travaillé depuis mars à journées entières, j'arrive tout juste à nouer les deux bouts... La campagne 1914-1915 achevée, j'en eus assez et désertai, ce qui me valut d'être traduit devant le Conseil de guerre de Dresde. Le 1er décembre 1916, je dus être transporté dans un établissement spécial pour les maladies nerveuses. J'étais alors social-démocrate. Ce n'est qu'en 1919 que je me rendis compte de la duperie des partis politiques et que je me ralliai à la conception anarchiste de la vie, la conception individualiste s'entend, c'est-à-dire que j'accepte parce que j'ai pu l'approfondir personnellement. La propagande individualiste laisse ici fort à désirer et j'avoue que je jalouse un peu le résultat auquel vous êtes parvenus, vous autres. Je crois que si la pensée anarchiste joue en France un rôle plus important que chez nous, cela tient au tempérament, à la nature allemande, plus lourde d'abord, qui se ressent ensuite de son éducation militariste. Espérons que le travailleur allemand fera bientôt, table rase de toute autorité, de l'autorité à la Hohenzollern comme de celle à la Karl Marx, et enverra au diable tous les politiciens professionnels...

Felix WITTE.

Le Christianisme et les Individualistes

... J'ai lu ces temps derniers plusieurs chapitres de ton grand ouvrage l'*Initiation individualiste*. Je dois te dire — puisqu'il est dans nos habitudes de soumettre tout à la critique — que celui de ces chapitres qui a trait au christianisme m'a surpris. Tu sembles admettre et même affirmer beaucoup de choses que la critique moderne s'accorde à rejeter. On ne doit pas perdre de vue que l'*existence même* du Christ est problématique. De savants critiques, comme Kalthoff, Robertson, Drews, Jensen, etc., regardent l'histoire évangélique comme un mythe, et le Christ comme un personnage de légende. L'historicité de Jésus leur semble une hypothèse inadmissible. Un très grand nombre d'autres sont d'accord pour rejeter presque tous les faits rapportés à son sujet dans les évangiles. Ch. Guignebert résume très bien le problème quand il écrit (*Le Problème de Jésus*, page 161) : « Nous ne disposons plus de moyens d'écrire une biographie de Jésus ».

Dans ces conditions, bâtir un roman avec des données semblables, me semble peu digne d'un ouvrage comme le tien. Ces sortes de récits fantaisistes ne peuvent trouver que très peu de crédit auprès de ceux qui se sont adonnés spécialement à l'étude des origines chrétiennes. Permets-moi de te dire, en toute amitié, que vouloir faire de Jésus un « anarchiste » au sens moderne du mot, c'est s'exposer à faire sourire les lecteurs quelque peu familiarisés avec l'exégèse et la critique bibliques... Crois-moi, ce chapitre a besoin d'être revu. Il n'est pas sans danger, d'ailleurs, de présenter aux yeux des camarades peu cultivés un Christ pétri de bonté, de douceur et d'amour, alors que les textes le montrent tout autre. H. BERNARDON.

Il faut aborder le « problème de Jésus » dans un sens antisectaire si l'on veut arriver à un résultat. Le fait que nous ne disposons pas de moyens d'écrire, pas plus la biographie de Jésus que celle de Çakya-Mouni, ne prouve rien en soi contre l'existence historique du Christ et du Bouddha, qui l'un et l'autre n'ont rien écrit. Que les légendes dont leur vie est embellie fourmillent d'emprunts faits à des mythes antérieurs, cela ne signifie rien non plus. J'ai fait moi-même de l'exégèse et de la critique biblique. J'ai mon opinion personnelle qui en vaut une autre. Je connais fort bien les idées de MM. Courchoux et Guignebert. Je ne nie d'ailleurs point la science ni les travaux de ce dernier.

Bref, le camarade Bernardon me reproche d'avoir, dans le chapitre V de l'*Initiation Individualiste* :

1° Admis l'existence historique de Jésus. C'est, en effet, ma conclusion personnelle. Si je voulais discuter, je pourrais répondre que Celse (en 170 de l'ère vulgaire) et les rédacteurs du Talmud étaient mieux placés que nous pour formuler une opinion sur le sujet. La peine prise par les synoptiques pour fabriquer une généalogie au fondateur du christianisme montre que le renseignement fourni sur sa « naissance irrégulière » (Talmud et Celse) s'étayait sur une tradition qui confirme son existence historique.

2° Avec beaucoup de réserves, présenté Jésus comme une sorte d'anarchiste spirituel en révolte contre le traditionnalisme rabbinique, le formalisme judaïque. (Et cela pour conclure en préférant la tournure d'esprit païenne à la tournure d'esprit chrétienne.) Mais le rabbin (talmudiste) Ulla a déjà qualifié Jésus de révolutionnaire. Et on ne peut nier que chaque fois qu'elles se sont évadées du domaine purement spirituel, toutes les sectes qui ont prétendu revenir au « christianisme primitif » se soient en quelque point montrées agouvernementales, alégales, etc. Ce n'est point difficile à démontrer. E. A.

A propos du " Rajeunisseur de Vaches "

28 octobre 1924. — Mon cher Armand. — Je viens de lire la critique que tu as faite du « Rajeunisseur de Vaches ». Comme tu ne l'ignores pas, l'auteur est de mes intimes et je connais bien son état d'esprit. Je ne pense pas qu'il ait renié quoi que ce soit de la philosophie anarchiste et son livre, qui décrit d'une plume féroce la mentalité contemporaine, participe de cette philosophie. Tous les préjugés cléricaux, électoraux, patriotiques y sont ridiculisés et les tableaux de la Justice, des prisons, des trafics d'élections, du patriotisme alimentaire et de la gent militaire sont autant de satires mordantes.

Ce qui te choque, c'est que le héros Bobéchon ait vécu dans les milieux anarchistes. C'est peut-être regrettable, mais l'auteur nous avise dans sa préface que ses personnages existent réellement et ont vécu les scènes qu'il décrit. Tu sais bien toi-même qui est Bobéchon, qui est Zigomar. Alors ? Tu connais parfaitement le milieu que Lionel d'Autrec a décrit avec une précision photographique. Pourquoi la lui reprocher ?

Le livre de L. d'Autrec, anarchiste dans toute sa critique sociale, ne contient aucune critique, aucune ironie même contre les anarchistes, seulement Bobéchon, avant que de devenir rajeunisseur de vaches, est un orateur libertaire ou se donnait comme tel. Et tu sais bien qu'il le fut.

En décrivant la vie d'un arriviste, l'auteur devait-il passer sous silence le fait que cet arriviste vécut dans nos milieux ?

La question est grave, elle dépasse de beaucoup la personnalité de Lionel d'Autrec.

Tu émets un principe à savoir que le milieu anarchiste étant hors la loi, toute critique à son égard est de mauvais goût. Mais d'abord, les anarchistes ne sont pas du tout hors la loi. Ils restent soumis à tous les privilèges et à toutes les obligations des citoyens français. Leurs journaux, leurs réunions sont régis par le droit commun. Il ne faut donc pas raconter des histoires. Ensuite tous les milieux communistes, royalistes ou cléricaux considèrent aussi les plaisanteries sur leur compte comme de mauvais goût.

Ce qui pourrait au contraire différencier les anarchistes des autres groupements sociaux, c'est que, fiers de leurs idées, sûrs de leurs vérités, amants passionnés du libre-examen, ils considérassent la critique comme un moyen de perfection.

Dénoncer les arrivistes, les tarés, les énergumènes qui encombrent l'anarchie serait, à mon sens, un travail d'épuration nécessaire.

Découvrir les idées, les confronter avec celles des autres, et avec l'expérience quotidienne de la vie, me paraîtrait un critérium de progrès.

Ou alors, je le dis franchement, on aboutit au conservatisme anarchiste, au rabâchement de vieilles formules que la vie a périmées.

C'est en marchant qu'on prouve le mouvement. Ce qui serait permis à quelque vieille barbe radotante m'étonne de toi, qui fais souvent montre d'éclectisme et d'indépendance vis-à-vis des dogmes.

Que Bobéchon soit un individu détestable. Qui le nie ? Mais faut-il le cacher ou déclarer qu'il est un mythe, « un surhomme inventé par un commis-voyageur éméché » ?

En d'autres termes, faut-il mettre le voile sur le temple ou doit-on dire la vérité ?

Je te pose la question ainsi qu'à tes lecteurs.

Cordialement, MAURICIUS.

En m'envoyant son roman, Lionel d'Autrec acceptait d'avance que je formulasse à son endroit mon opinion qu'elle qu'elle fût. Ce point réglé, il y a dans tout ce que m'écrit Mauricius (dont *je me demande* quel est le milieu actuel), du vrai, sans doute. Mais son expérience devrait l'amener à comprendre que ma persévérance à professer les idées anarchistes m'ayant coûté assez cher, il ne me plaise pas qu'on tourne en ridicule les anarchistes. Nombre d'entre eux, après tout, ont payé de leur personne et cela a sa valeur, en notre époque de prostitution intellectuelle... De temps à autre, en effet, un énergumène, un taré, un arriviste, se glisse dans le milieu anarchiste. *Il n'y reste pas.* C'est parce qu'il n'y reste pas que je ne vois pas la peine d'y mentionner son passage. Ou alors, ça a trop l'air d'un truc pour se rendre intéressant ou se faire lire.

Je n'ai pas le loisir de discuter à fond ce qu'il faut entendre exactement par « énergumène » ou « taré ». On peut relativer ces mots au dictionnaire (et c'est se ranger à l'avis de M. tout le monde) — ou à un étalon *extérieur* à soi, établi hors de soi, malgré soi (et ça n'a rien d'anarchiste) — ou à sa propre appréciation individuelle (ça n'a de valeur que pour celui qui l'émet). Qualifier quelqu'un d'énergumène, de taré, d'abruti, cela ne prouve rien du tout. Et il y a bien des gens pour qui ne plus passer pour énergumène ou taré a voulu dire rentrer dans la norme bourgeoise. C'est comme la critique : elle ressemble trop à la langue d'Esope : on lui fait dire tout ce qu'on veut. Et elle reste peu efficace, après tout, car elle n'est autre qu'une opinion personnelle sur les actes ou les gestes d'un individu ou d'un milieu, gestes qu'à cause de son tempérament personnel ou pour toute autre raison, on aurait, soi, accompli différemment. J'en suis bien revenu. Je sais fort bien qu'on ne peut agir en anarchiste que dans nos rapports *entre nous*. Or, *pour moi*, l'énergumène, le taré, l'abruti, c'est celui qui *à mon égard* use des caractéristiques de l'action étatiste, gouvernementale, légale : obligation, coaction, violence. Je récuse personnellement toute critique en dehors de cet étalon de conduite que je me suis fixé à moi-même : en premier lieu, non emploi dans mes rapports avec « les miens » des sanctions légales ou administratives, ou de leur caractéristique : l'autorité ou la contrainte. C'est ce qui fait de moi un anarchiste. Et c'est dans la mesure où, à mon égard, on use de réciprocité qu'on m'est un, une camarade ou non.

Je ne fréquente pas, je n'ai jamais fréquenté les Bobéchon, les Zigomar et Cie. Ce que je sais, c'est que lorsqu'un anarchiste comparait « devant les tribunaux » ses opinions philosophiques lui sont imputées à charge aggravante. Ce qui n'a jamais lieu quand il s'agit d'un catholique, d'un protestant, d'un musulman, d'un positiviste, d'un pragmatiste. — Ceci sans compter « les lois scélérates » que Mauricius n'ignore pas, cependant.

E. ARMAND.

Pour la vie du journal :

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

Souscription permanente. — Dufour-Gillon, 2. Paul Darrier, Fernand, un Italien (par Bonniel) 7 50. Joseph Michel, 2. Bled. 2. Ch. Rousseau, 4. Léon Marius, 5. Elie Augoin, 2 50. Olga Albanesi. 1. Klimovitch, 3. Mathieu, 5. Léonardi, 3. Hansel, 3. La Boulange, 2. René Sens, 2. Maurice Brougnard, 1. Jean Furon, 1 25. Gaston Thermeau, 1. Lecoz Joseph. 1. Corcelle Raoul, 3. Collecte Grenoble (par P. Bonniel), 20. G. Arvant, 0 75. Dumont, 8. Simonne Speltiens, 1 50. M. Plisson, 2. Bruley, 5. Pierre Voisset, 1 50. E. Necchi, 5. Collecte Grange Jacquet (par Lina), 25. Paul Lacour, 5. C. Petit, 4. André Houdoin, 4. André Dupeyre, 5. Breton, 4. James, 2. Raymonde Garréau. 2. Jaccoud. 1. L'Hospied, 14. Schéna André, 1. André Moricio, 10. Jean Huc. 4. Pierre Vandeputte, 4. Amédée Beaure, 4. Rabon, 1. Raoul Maurin, 1 50. Total : **187 fr.** (Liste arrêtée au 10 novembre 1924).

Souscription permanente : Nos amis se rappelleront que l'appoint des souscriptions est essentiel tant que nous n'aurons pas davantage d'abonnés pour assurer la parution de *l'en dehors*.

— ON EST PRIE de joindre un timbre à toutes les lettres adressées pour transmission et de les inclure sous enveloppe aux bur. du journal.

D. F. Foyer végétalien, 40, rue Mathis, Paris 19e, cherche camarades disposés à se joindre à lui pour tenter expérience économique en Russie.

JEUNE CAMARADE dés. corresp. avec compagne de 18 à 25 ans, habitant Paris ou banlieue. Marcel Bruley, 9, rue Denis-Louet, Bezons (S.-&-O.).

CLAUDIUS DERVIEUX, 19, aven. Jean-Jaurès à Oullins (Rhône) demande copains camelots et forains pouvant lui donner renseign. sur ce genre de travail.

CAMARADE dans la trentaine dés. corresp. avec lectrice de *l'en-dehors* susceptible de dev. une compagne. E. N., 16, rue Lignéville, Vittel (Vosges).

— CHERCHE collection complète de Croquis Brefs. Faire offre à Louis Mollet, 72, rue Amelot, Paris XIe.

COMMUNICATIONS. — Le format du journal nous astreint à n'insérer qu'une fois les communications émanant des groupes et à les abréger le plus possible. Il n'y a rien de notre faute dans cette mesure. E. A.

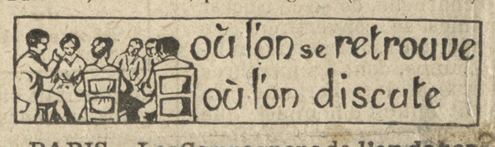
ACADEMIA PRO INTERLINGUA. — München 1887. — Paris 1887-1892. — Petrograd 1893-98. — New-York 1899-1908. — Post 1909, Torino. — Quota de associatione es Fr. 10 per anno. Ingressu es libero ad fautores de omne forma de interlingua. *Praesidente* : G. Peano, prof. Universitá, Cavoretto-Torino. - *Thesaurario* : ing. G. Canesi, Via Costigliole 1, Torino.

Nos Centres d'action et d'étude

Questions d'éducation dans un sens anarchiste (Livres, méthode, "écoles"). M. PICARD, 45, rue Zulma Carraud, Issoudun (Indre).

La *Liberté de l'amour* comme facteur de camaraderie individualiste plus efficace. Fred ESMARGES, 22, cité St-Joseph, Orléans (Loiret).

Relations entre Isolés. — Ovide DUCAUROY, La Barrerie, au Favril, par Pontgouin (Eure-et-Loir).



PARIS. — Les Compagnons de *l'en dehors* se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, *Salle Hermonnier*, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 1/2 (métro "Marcadet" ou "Poissonniers").

Lundi 24 novembre : *L'Antinomie sociologique*, par Roche.

Lundi 8 décembre : *La vérité sur notre « amoralisme » en matière sexuelle*, par E. Armand.

Les camarades désireux de s'entretenir avec E. Armand le rencontreront le *deuxième et le quatrième lundi* du mois, à partir de 15 h. (jusqu'à 18 h. 1/2), à la même adresse.
— Renseignements, vente au numéro, abonnements, brochures, librairie.

☛ *Le deuxième et quatrième mardis* de chaque mois, à Paris ou dans toute localité de banlieue ou de province à moins de 3 heures de Paris, E. Armand se rendra, après arrangement, pour exposer son point de vue ou de l'*individualisme anarchiste par rapport aux mouvements d'avant-garde* (public et contradictoire) ou de *la liberté sexuelle par rapport à l'individualisme anarchiste* (privé, entre camarades).

Le mardi 18 novembre, à 21 h., au "Caméléon", boulev. Raspail, en face de la station du métro, conférence sur *Louis de Gonzague-Frick* par Pierre des Ruynes, avec audition d'artistes.

Ecole du Propagandiste anarchiste. — Cours de français, littérature, anatomie et physiologie comparée, philosophie. Promenades et conférences du dimanche. Souscription à la *Philosophie de la Préhistoire* par Gerard de Lacaze-Duthiers (7 fr. 50). S'adresser pour tout ce qui concerne l'école à *Chéron*, 9 rue Louis-Blanc, Paris Xe.

Nice. — Le groupe *d'études sociales* se réunit tous les mercredis soir, à 20 h. 30, bar Musso, 17, boulevard Raimbaldi.

Tours. — Les 6 nov., 4 déc. 1924 ; 8 janv., 5 fév., 5 mars, 2 avril 1925, *causeries éducatives sur la santé* par Louis Raimbault, à 20 h. 30, à la Mairie de Tours (salle du Conseil de Révision).

Service de Librairie

Nous demandons un délai de quelques jours pour l'expédition des volumes. — Les bénéfices résultant de ce service sont consacrés à nos éditions ou sont versés à la caisse du journal. — *Joindre le montant de l'envoi en faisant la commande.*

		Franco
E. ARMAND.	— *L'Initiation Individualiste anarchiste*, envoi recommandé.	8 40
—	— *Sous les verrous* (poèmes).	0 30
—	— Où il est question de l'Illégalisme anarchiste, de l'affaire des Bandits tragiques, de « Chez les Loups », etc. .	0 20
DARROW (Cl.)	— Qui jugera le criminel ? (les 2).	0 10
GOLDMAN (Emma).	— La Tragédie de l'émancipation féminine.	0 20
E. ARMAND.	— *A l'encontre du bon sens*, thèse en un acte	0 65
—	Entretien sur la *Liberté de l'amour*. L'amour protéiforme. Tout simple amour. Sensibilité. — A. LIBERTAD : Ultime Bonté	0 40
A. HESNARD.	— *La Psychanalyse*	2 15
FR. NIETZSCHE.	— *Saint Janvier. Aphorismes*	2 15
B. J. LOGRE.	— *Toxicomanes*	2 15
A. VAN GENNEP.	— *Le Folklore*	2 15
JEAN MARESTAN.	— *L'Education sexuelle* . .	7 50
CHARLES HOTZ.	— *L'Art et le Peuple*. . . .	0 25
HAN RYNER.	— *Individual. dans l'Antiquité*.	3 75

Pour la propagande à la fois individualiste et idiste, en français et en *ido* :

Notre Individualiste, exposé condensé et lumineux de l'attitude des « nôtres » devant la vie. — **Est-ce cela que vous appelez vivre ?** (Protestation véhémente contre la vie sociale contemporaine). **La ruse. L'en dehors.** Par E. ARMAND (tract de 12 pages). Franco : les 2 tracts : 20 cent. ; les 30 (assortis ou non) : 2 fr. 50. — **Les vrais révolutionnaires**, par GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS (Tract remarquable à répandre dans les milieux révolutionnaires). Franco : les 2 tracts : 25 centimes ; les 30, 2 francs.

L'ŒUVRE DE HAN RYNER

Contre envoi de *20 fr. 40* ou *20 fr. 75* (extérieur) nous expédions franco et recommandé les 4 ouvrages suivants :

Les Paraboles cyniques.
Le Cinquième Evangile.
Les véritables entretiens de Socrate.
Le Drame d'être deux.

Un grand nombre de Préjugés règnent à l'endroit de l'Individualisme considéré au point de vue anarchiste

Pour les dissiper, procurez-vous et répandez nos Tracts et nos Brochures

Les 25 brochures ou tracts franco : fr. 3,00. (sous enveloppe : 3 fr. 50)

Pour apprendre l'Ido et s'y perfectionner

	Franco
Petit manuel complet en 10 leçons	0.30
Exercaro (recueil d'exercices)	0.20
Vocabulaire usuel et *grammaire*	1.10
Dictionnaire français-ido	11.05

Ainsi chantait un " en dehors "

par E. ARMAND

Les meilleurs, les plus expressifs, les plus vivants des poèmes, poésies, proses rythmées composés par l'auteur depuis 1902.

Un volume de 150 à 175 pages, sur beau papier, tirage soigné.

Bulletin de Souscription

Nom et prénoms _____

Adresse complète _____

_____

(Ecrire très lisiblement).

Nombre de volumes souscrits à 5 francs l'exemplaire _____

Découper ou recopier le bulletin ci-dessus et l'envoyer accompagné du montant à E. ARMAND, 22, cité Saint-Joseph, Orléans.

Souscriptions reçues depuis le dernier numéro :

212. Théodore Laurie. — 213. Emile. — 214. Daniel Bois. — 215. Dumont. — 216. Marius Parsonneau. — 217. Pierre Voisset. — 218. Mme Desautel.

Il reste encore environ 280 souscriptions à trouver.

Le Gérant : A. MORAND.

Imp. Coop. " LA LABORIEUSE "
7, rue du Gros-Anneau, ORLÉANS
Téléphone 33.09